

XYZ. La revue de la nouvelle

Chico de n'importe où

Édith Bouchard



Number 29, Spring 1992

Écrans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3706ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, É. (1992). Chico de n'importe où. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 51–57.

CHICO DE N'IMPORTE OÙ *

ÉDITH BOUCHARD

à *Huguette Thériault*
et *Roger Bouchard*

J ai onze ans, je vis dans le même siècle que tout le monde. Imaginez un vaste dépotoir semé de taudis sordides et de cordes à haillons. Des tas d'ordures d'où même les rats ne tirent pas grand-chose. Un magma humain dans lequel vous ne pouvez être qu'en bas de moins que rien, c'est-à-dire de vrais héros. D'autres que nous seraient déjà morts ou virés fous raides à vivre là-dedans. L'héroïsme véritable n'est jamais choisi. Il y en a pour qui c'est pire. Il paraît que nous avons tous des raisons de nous plaindre.

La grande vie que mènent les autres, j'en connais des bribes. Il arrive que le vent soit porteur de nouvelles. Il faut dire que les montagnes de leurs déchets poussent tout près. Hier, alors que je ne faisais rien, le vent m'a plaqué une page de magazine au visage. De la boue ou pire la salissait, mais de toute façon, je ne sais pas lire. Par contre, je sais voir et j'ai la mémoire longue.

— Regarde ça, Pedro, une photo de monsieur *el presidente* avec sa charmante épouse dans un de leurs très jolis salons.

Lui, il se payait une belle tache merdeuse en plein sur le nez. La robe de madame, du chic sans doute, n'en avait plus l'air. Pedro leur a craché dessus en proférant de marrantes et sombres menaces.

— On va leur bousiller leurs sales gueules quand on sera grands, Chico.

* Premier prix du Concours de nouvelles d'XYZ 1991.

— Moi je veux bien, mais il n'est pas dit qu'il y aura assez à bouffer pour qu'on puisse se rendre jusque-là.

— Il a soixante-huit ans, *el presidente*, et regarde-le, il est comme un vieux bébé bien poudré. Ici, ça fait bien longtemps qu'on pourrit à cet âge-là.

Pedro, c'est mon meilleur ami. Ça ne m'empêche pas de voir qu'il a des problèmes, il répète toujours les mêmes histoires. Quand il sera prêt à les rendre réelles, je serai là pour l'aider.

J'ai jeté le papelard pour aller voir ce qu'il y avait à bouffer à la cabane. J'ai de la chance, moi, ma mère est encore jeune et pute, alors on est toujours sûrs d'avoir nos tortillas quotidiennes. Les bons jours, quand elle rentre en marchant péniblement, on est assurés que le lendemain, il y aura du poulet aux hormones sur la table. Ça nous fait du bien, on reprend des forces et on se permet de rire un peu. Ma mère elle-même se déride, mais ça lui arrive de moins en moins souvent. Il faut dire que ça fait loin à marcher d'ici aux quartiers plus respectables, et que là-bas, le boulot est dur et sans pitié. Je ne peux pas trop me plaindre, la mère de Pedro fait le même trajet, mais revient ivre morte et le bat beaucoup trop. On n'a pas de père, ça fait une bouche de moins à nourrir. Je n'en ai jamais eu, ça ne peut pas me manquer.

Il n'y avait plus une goutte d'eau dans la cabane, je devais en chercher, ma mère en a absolument besoin pour nous faire vivre. Il faut boire même si l'eau nous donne la turista à l'année. On n'a pas le choix et comme il n'y en a jamais plus que quelques litres, les gens d'ailleurs ne peuvent pas nous sentir.

Pas de danger qu'ils viennent voir si nous ne serions pas en train de nous exterminer lentement. L'autre jour, même José qui, je pense, a manqué d'oxygène à la naissance, a eu une idée là-dessus :

— C'est peut-être tout calculé tout ça.

C'est pas nous qui pourrons le prouver chiffres en main. Peu de gens se préoccupent de nous et ceux qui le font sont en petit nombre ici.

Quand il y a quelque chose de vraiment essentiel qui manque pour la famille, je m'adresse toujours à mon oncle Miguel.

Il est éboueur indépendant et gagne honorablement sa vie, mais il fatigue quand même. Il est d'une nature insatisfaisable. Il a déjà le double de mon âge et n'a même pas encore appris à s'habituer. Je me fais du mauvais sang pour lui. Dans un autre milieu, tu peux aller loin avec un tempérament comme le sien. Ici aussi, remarquez, mais dans le sens de très creux. Lui, il m'en trouvera, de l'eau, et ma mère sera heureuse quand je la lui apporterai. Elle est tellement pas exigeante, ma mère, j'espère que j'aurai une femme comme elle quand je serai vraiment grand.

L'oncle Miguel vidait sa dernière poubelle et après, il m'accompagnerait chez nous. Il avait eu sa paye la veille et m'a promis l'eau la plus transparente que j'aie jamais bue. Il apportera son cassetophone et de la bière. Il me montre une boîte de casse-tête qu'il a trouvée et mise de côté pour ma petite sœur. Il ne manque que sept morceaux sur vingt, c'est fou ce que les gens peuvent jeter pour rien. Je ne lui dis pas qu'à six mois, ce sera dur pour ma sœur de réussir à le faire. Il est tellement content.

— Un vendredi soir, Chico, je vais t'emmener sur le Paseo de la Reforma.

— C'est comment ?

— Je ne peux pas te le dire, je n'y suis jamais allé. Il faudra que tu gardes les yeux ouverts, petit homme, même si tu trembles et que les lumières sont trop fortes pour toi.

— On emmènera maman et Pedro avec ma petite sœur ?

— Tous ceux qui voudront venir. Tu vois cette grande boîte de camion ? On la remplira et tout le monde nous regardera quand nous roulerons sur le Paseo, lentement et en silence comme dans une église. Sauf que le camion fait un bruit d'enfer.

Il a éclaté de rire en ajoutant qu'il faudra se boucher le nez parce que, franchement, elle pue, la boîte de camion. Elle est toute croûtée de déchets. Paseo de la Reforma, la promenade de la réforme, ça fait un rêve pour pas cher.

En marchant vers la cabane, on a vu un mur avec écrit dessus « Hasta la Victoria Siempre ». Oncle Miguel a murmuré : « Hasta la Muerte, plutôt », ça faisait plus sérieux. J'ai attrapé une boule dans

la gorge, mais j'ai ri très fort, alors elle est descendue rejoindre les autres. Il y a des jours où elles veulent toutes remonter en même temps. Alors, je dois courir jusqu'à ce qu'elles se calment, c'est fatigant.

Maman était contente de voir Miguel étant donné qu'ils ont eu la même mère tous les deux. Elle nous a fait la bouffe pendant que nous jasions entre hommes. Miguel m'a même donné une bière pour que ça fasse plus vrai.

— Je t'ai déjà dit de ne pas le faire boire.

— Qu'est-ce que ça peut faire qu'il oublie cette merde ? Laisse-le rêver un peu.

— Rêver ? À quoi ?

— Calme-toi.

— Il ne sortira jamais d'ici, il faut qu'il s'habitue. Arrête de lui donner des envies d'ailleurs, arrête de...

Elle lui jette son torchon au visage. Je n'aime pas voir pleurer ma mère. Ça me donne envie de hurler sans jamais plus m'arrêter. C'est mieux de ne pas commencer, l'asile est pas si loin d'ici.

— Ça ne me fait rien, maman, je n'irai pas sur la *Reforma*... je n'irai nulle part, ne crie pas...

Le silence est tombé comme une pierre dans un puits sans eau. Tout était gâché. Miguel est parti sans bouffer. Ma mère est restée assise sans toucher à son assiette, l'air si vide que j'ai eu envie de mourir, de mettre le feu au bidonville. Ma petite sœur pleurait comme toujours. J'ai posé ma tête sur son petit bedon tout rond et dur. Elle arrêtera de pleurer quand elle sera morte ou qu'elle se sera habituée. Il faudra qu'elle se batte si elle veut grandir et devenir pute. Je mettrais ma tête à couper qu'elle sera la plus belle. Elle a de beaux grands yeux sombres, de vrais bijoux, les seuls qu'elle n'aura jamais de toute sa vie. Si elle a une vie et pas trop de grossesses.

— Maman, je vais chez l'oncle Miguel.

Elle n'aime pas ça, me rabâche qu'il sera saoul mort et qu'il voudra encore me... elle n'ose même pas le dire, elle pudicise, je pense que ça ne se dit pas. C'est pas grave, je l'assommerai comme

les autres fois. Après tout, il ne gagne pas assez pour se payer et l'alcool et la dope et une pute. Alors, il essaie de m'avoir pour rien, faute de mieux. Je comprends.

Avant, je suis passé chez Pedro, mais la baraque était pleine de monde qui regardait la télé, un truc sur le tiers-monde avec de la misère plus noire qu'ici. Je ne suis pas resté longtemps, ça me donnait envie de mordre de voir les autres avec cette peur dans le regard, peur que cette misère finisse par prendre la place de la nôtre, celle qu'on connaît bien. Ça m'a fait une autre boule. Pour la faire passer, celle-là, j'ai botté le derrière d'un vieux chien galeux qui fouillait dans un tas de détritux. Il m'a regardé sans comprendre avec un reproche dans ses yeux de chien sans maître. Il est parti sans prendre la peine de m'écouter. Je voulais lui dire que peut-être un jour, une star viendrait se montrer ici et qu'en le voyant, elle aurait le cœur fendu et l'adopterait, qu'on le verrait sur la page glacée d'un magazine, bavant de reconnaissance sur un coussin de satin.

Vrai, l'oncle Miguel était saoul comme c'est pas possible. Il ne devait plus lui rester un rond pour finir la semaine comme d'habitude. Il m'a regardé, mais je ne pourrais pas jurer qu'il me reconnaissait. Il ne restait pas en place et risquait de se casser la tête à chaque pas. J'ai trouvé un fond de mescal, je l'ai bu d'un trait. Je me suis senti plus heureux, plus fort.

— Eh, Miguel, tu en as d'autre ?

Il n'a rien compris et m'a mis son cassetophone dans les bras.

— Tiens, Chico, c'est pour toi, je te le donne.

J'ai pensé qu'il allait me demander un truc abominable en échange et je crois bien que j'aurais dit oui.

— Tu sais comment ça marche.

Il s'est rassis, il n'a plus rien dit ni fait le moindre geste. Il ressemblait au vieux Felipe que nous allions voir agoniser, histoire de s'habituer à ça. Ça lui avait pris quinze jours, on ne savait pas ce qu'il avait, il ne mangeait plus.

Je ne suis pas resté longtemps chez Miguel, tout à coup qu'il aurait changé d'idée. Je marchais la tête haute, l'appareil sur l'épaule, je me sentais le roi du bidonville.

J'écoutais *Quiro ovildar* avec Pedro quand ma mère est arrivée en catastrophe. On s'est regardés, on ne l'avait jamais vue comme ça. J'ai pensé à la petite sœur, mais comme je l'ai entendue se plaindre derrière le rideau, j'ai cessé de m'inquiéter pour elle.

Les voisins de Miguel l'avait trouvé mort dans son lit, couché sur son couteau à égorger les poules. Ma mère fixait le cassetophone comme s'il avait été le meurtrier.

— Non, maman, il me l'a donné...

Elle a fermé les yeux. Ça l'a soulagée.

Il faut la comprendre, car dans un monde comme le nôtre, tout peut arriver. Elle a posé sa tête sur mon épaule pour chiâler au chaud. Pedro a déguerpi pour aller voir le cadavre et moi, j'avais une chienne atroce. D'habitude, je gueule parce que des fois, elle me prend encore pour un môme, mais là, je voulais pas être déjà un homme, vraiment c'était pas drôle.

Pedro et moi, nous essayons de vendre le cassetophone. Les piles sont mortes et les neuves coûtent trop cher. Avec le fric, nous achèterons des robes pour nos mères, du mescal pour tous les copains, et si on peut trouver un médecin pour ma petite sœur, ça serait vraiment super. Je voudrais aussi un bon couteau pour me défendre. Ils ont enterré Miguel avec le sien, c'est du gaspillage, je trouve.

On ne sait pas trop combien elle vaut, notre boîte à son, on a peur de rêver trop haut, on ne voudrait pas se faire avoir.

Miguel est mort, il m'arrive de l'oublier et je suis tout étonné de voir des visages étrangers dans sa baraque. Ma petite sœur aussi est morte. Maman était partie au boulot, je ne sais pas quand c'est arrivé. J'ai posé ma tête sur son gros bedon tout rond, c'était devenu plus mou, ça ne faisait plus de bruit. Avec ses yeux sombres, si grand ouverts, de vrais bijoux. On ne pourra pas compter sur elle non plus. Miguel est mort, Pedro dit qu'il en ferait bien autant. Il a eu treize ans et commence à avoir des idées d'hommes, il pense que peut-être demain *el presidente* viendra nous visiter et qu'il faudra être là pour le lyncher proprement. Moi, je veux bien, mais faut trouver à bouffer. Je ne réponds rien, je trouve qu'il rêve beaucoup trop.

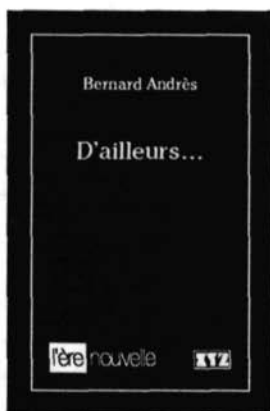
Jamais *el presidente* ni personne ne viendra ici voir ce qui ne va pas. Les seuls témoins de nos vies sont assis dans les trains qui passent pas loin. Ils nous regardent et n'en croient pas leurs yeux. Ils se pensent devant la télé, surtout ceux des wagons de première classe. La nuit, nous lançons des roches sur leurs fenêtres. Ils ferment les yeux, c'est un réflexe programmé, ils ne les voient pas venir.

XYZ



l'ère nouvelle

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



Bernard André
D'ailleurs...

132 p., 14,95 \$

Bankok, Puerto Plata, Shanghai, Neuenburg, Los Angeles, Paris, Halifax, Albi... Huit nouvelles vécues ailleurs, écrites ici (ou l'inverse). Petites violences autour d'un son, d'un éclat de voix, d'un désir étouffé, de quelques notes de

musique. Mini-drame autour d'un mot de trop sur le parchemin des clarisses, d'une perle à la page, d'une plage isolée, d'une archive perdue, d'un méchant palimpseste. Des indigènes hésitent dans la ville, s'enfuient, s'égarent et se retrouvent autres, ailleurs. Ou disparaissent à tout jamais pour avoir excédé la limite, pris le mot à la lettre, humé le parfum des ailleurs.

D'ailleurs...? Rien de moins exotique!

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4